

LE BOYCOTT: TROIS HISTOIRES... (1)

UNE HISTOIRE DE SALADES, UNE HISTOIRE DE BIÈRES, ET UNE HISTOIRE DE «NÈGRE» QUI SE FINIT PAR UN CRIME... (2)

Soyons clairs, mon opinion n'est pas partagée par beaucoup. Pour moi, le boycott est avant tout un acte de lutte de classe. Des ouvriers, des producteurs, se mettent en grève et demandent à leurs amis proches ou lointains de ne plus acheter ce que leur entreprise produit malgré l'arrêt de travail. Je ne sais pourquoi la pratique du boycott est répandue en pays américain, moins en France. Comme pour le sabotage, le respect français pour l'entreprise semble prendre le pas sur les nécessités des luttes...

Une grappe!

En mai 1965, sur une question mineure mais vitale (vétusté des baraques préfabriquées, sans eau ni électricité, et protestation contre une augmentation de loyer) pour les travailleurs agricoles, une grève des loyers est déclenchée à Delano sous le soleil de la côte occidentale américaine. Elle s'étend à toutes les entreprises agricoles de la région.

Avec l'aide de militants extérieurs aguerris dans la lutte pour les droits civiques, des piquets de grève sont rapidement mis en place. Pour soutenir la lutte, pour contrer l'offensive patronale, une campagne de boycott de la récolte du raisin est lancée.

Treize villes sont d'abord choisies comme «centres de boycottage» avec chacune une équipe d'une quinzaine de gars de moins de 25 ans envoyés là-bas sans soutien financier et au contraire chargés outre d'informer, de collecte de l'argent. Le point culminant de cette campagne est atteint à Pâques 1966 par une marche de 500 km jusqu'à Sacramento. Cette marche popularise le mouvement détruit l'image de marque du trust Schenley et développe le soutien à la grève. Après un semblant de capitulation de Schenley, la lutte s'amplifie en se concentrant sur le boycottage du raisin. Dans 34 villes et 13.000 points de vente, on cesse la vente des raisins Guimarra. À Boston, on promène des cageots de raisin par la ville avant d'aller les jeter dans le port. À New York, le syndicat des transports diffuse 50 millions de tracts appelant à soutenir le boycottage. Des piquets en voitures suivent les camions qui transportent les raisins et distribuent des tracts expliquant la provenance des dits raisins. À San Francisco, les dockers refusent de charger les raisins. Dans les magasins qui refusent le boycottage, on organise des «shop-in», les chariots de self-service sont remplis

(1) L'origine du mot est connue: en Irlande, le régisseur des énormes domaines du comte Erne, le capitaine Boycott, s'était tellement rendu impopulaire par ses mesures de rigueur contre les paysans de l'*Union agraire* que ceux-ci le mirent à l'index: lors de la moisson de 1879, Boycott ne put trouver un seul ouvrier pour enlever et rentrer ses récoltes; nulle-part, en outre, on lui refusa le moindre service. Le gouvernement intervint, envoya des ouvriers protégés par la troupe, mais il était trop tard, les récoltes avaient pourri sur pied. Boycott, vaincu et ruiné, se réfugia en Amérique. Avant cette aventure, il était question de «mise à l'index».

À Rome, en 494 avant l'ère chrétienne, les paysans formant la plèbe romaine refusent leur collaboration aux patriciens, ceux-ci ne leur reconnaissant aucun droit en retour, ils quittent la ville en masse et en fondent une nouvelle sur une colline avoisinante. Les patriciens parlementent alors et acceptent de leur accorder certains droits, politiques ou autres, contre le retour dans la ville.

Vers 1960, pendant la guerre d'Algérie, le FLN apprend que des militants algériens ont été torturés dans les caves de Bastos, fabricant de cigarettes. Le boycott est décidé sur-le-champ et se poursuit pendant de nombreux mois.

Tirés de: Lucien Grelaud, *Anarchisme et non-violence*, n°9, 1967.

(2) Le terme «nègre», est utilisé ici volontairement par l'auteur qui souhaite signifier que dans le contexte de l'histoire racontée, les personnes affublées de cet adjectif ne sont perçues que comme des individus inférieurs, et encore aujourd'hui victimes des exactions racistes (et) de la police. (N.D.L.R.)

puis abandonnés, des ballons pleins de confettis sont lâchés vers les plafonds avec l'inscription: «*N'achetez pas de raisin jaune*», des sketches parodiques sont improvisés (3).

Après le raisin, ce sera la salade. Une nouvelle grève est lancée en 1969 pour des revendications salariales. La grève commença à Salinas. Pour soutenir le patronat, le gouvernement acheta les laitues pour l'armée, ce qui donna lieu à des manifestations devant les bases militaires, auxquelles beaucoup de GI participèrent. C'est de cette façon, concrète, que les travailleurs saisonniers firent le lien avec la lutte contre la guerre d'Indochine.

Une bière!

La bière des mecs américains était la *Coors*! Comme dans beaucoup d'autres entreprises américaines, le traitement infligé aux ouvriers mexicains était pour le moins scandaleux.

1966. Pour protester, trois groupes militants, dont le *Forum des GI* (soldats) américains et l'*Association des anciens combattants hispaniques*, décident de lancer un boycott des bières de cette marque. Nous sommes en 1966. Il n'y avait que 2% des ouvriers qui étaient d'origine mexicaine, mesure mise en place par la famille Coors pour se protéger contre des semeurs de troubles.

En fait, il semble que, pour beaucoup d'Hispaniques, le soutien apporté par Coors aux entreprises du raisin fut déterminant dans leur boycott. Des photographies montrant des camions de la brasserie transportant du raisin furent diffusées.

1969. Quarante-trois étudiants Chicanos forment une chaîne autour du pub de l'université du Colorado pour inciter les autres étudiants à ne plus boire de *Coors*. La même année, l'*American GI Forum* lance un boycott national qui durera dix ans.

1977. Le syndicat AFL-CIO appelle ses membres à boycotter Coors pour soutenir les travailleurs de cette brasserie en grève. En effet, Coors, pour casser le boycott et la grève en cours des 1.500 ouvrières et ouvriers de ses brasseries du Colorado, décide de licencier celles et ceux qui sont suspecté(e)s d'être lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, trans ou queers.

Différents groupes ont rejoint ce boycott au cours des années, des féministes, des afro-américains, des LGBT, etc... Un film recoupe cette lutte, c'est Harvey Milk, sorti en 2008.

Un «Nègre»!

Et pas n'importe lequel. Son nom est associé durablement aux luttes pour les droits civiques et aux modes d'action non-violents employés alors: Martin Luther King.

Ce que l'on sait moins, c'est qu'une fois ce combat gagné, au moins sur le plan légal, King avait pris conscience du lien qui existait entre discrimination raciale et pauvreté. Il s'était aussi engagé contre la guerre au Vietnam; pour lui, les pauvres de toutes les «*racess*» en payaient le coût. Il voulait organiser une nouvelle marche sur Washington avec des revendications élargies.

Au printemps 1968, une grève des éboueurs (noirs évidemment) de Memphis se déclenche. C'est l'occasion pour Martin Luther King de montrer son engagement social.

Il y va avec ses amis proches. Le 3 avril, il prononce ce qui sera son dernier sermon. Le texte de ce discours existe en version française, il faut pourtant se référer au décryptage anglais pour s'apercevoir que n'y apparaît pas la bombe que King s'apprête à lancer...

Comme toujours, King alterne les envolées lyriques, bibliques dans la tradition des Églises noires et les conseils d'action. C'est à ce moment-là que l'assistance dut s'apercevoir que Martin Luther King avait changé.

Il propose de porter le fer là où ça fait mal: «*Ne buvons plus de Coca-Cola, arrêtons d'acheter du lait ou du pain de telle ou telle marque. Retirons nos avoirs et nos assurances comme nos prêts des banques blanches pour les mettre dans des banques noires. Commençons à construire une puissance économique noire*». D'abord à Memphis, où il se trouve, puis dans tout le pays.

(3) Michel Bouquet, *Anarchisme et non-violence*, n°26, 1971.

La thèse de Martin Luther King est de dire: *«La communauté noire américaine collectivement est plus riche en tant que telle que la plupart des nations du monde. Nous avons un revenu annuel de plus de 30 milliards de dollars, ce qui est plus que la totalité des exportations américaines et plus que le budget national du Canada. Saviez-vous cela? Il y a un pouvoir là, si nous savons comment le mobiliser».*

Pour lui, la question est simple. Il s'adresse aux entreprises qui maltraitent leurs ouvriers noirs et leur déclare: *«Maintenant si vous n'êtes pas prêtes à faire cela, vous serez obligées de suivre notre programme. Nous appellerons alors à vous retirer notre soutien économique».* Il a prononcé ce discours le 3 avril 1968. Il se réfère à Moïse arrivant en haut du mont Nébo en sachant qu'il n'ira pas en Terre promise: *«Eh bien, je ne sais pas ce qui va arriver maintenant. On a des jours difficiles devant soi. Mais ce n'est pas vraiment important pour moi, car j'ai atteint le sommet de la montagne».*

Le lendemain, à 18h01, une balle l'atteint et le tue. Le projet de boycott ne sera pas mis en œuvre.

Boycotter, oui, mais quoi?

C'est une arme qui réapparaît régulièrement dans les discours sociaux français sans jamais trouver de concrétisation.

Nous sommes tous d'accord, je pense, pour considérer les déchets des centrales nucléaires comme du poison mortel, me sommes-nous prêts à ne plus utiliser l'électricité produite par EDF? Et c'est la même chose pour beaucoup d'autres produits. Si nous sommes nombreux à faire attention à ce que nous mangeons, préférant acheter en circuit court, nous ne donnons pas à cette pratique une dimension politique collective globale.

Le boycott est un outil intéressant auquel nous devrions réfléchir.

Pierre SOMMERMEYER.
